



SUZANNE JACOB

PARLEZ-MOI D'AMOUR

nouvelles



Boréal



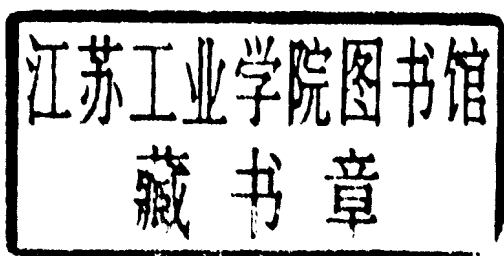
MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 1998
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE AGMV MARQUIS,
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

Table

Le cycle de conférences	7
Dans la nuit noire	19
Le sourire de Léa Kapish	27
La version de Marthe Chevrier	37
Parlez-moi d'amour	61
Les calmars	71
Telles	85
Le terrain	95
L'absence du loup	111

PARLEZ-MOI D'AMOUR



DU MÊME AUTEUR

- Flore Cocon*, roman, éd. Parti pris, Montréal, 1978.
- La Survie*, nouvelles, éd. Le Biocreux, Montréal, 1979.
- Poèmes I – Gémellaires*, éd. Le Biocreux, Montréal, 1980.
- Laura Laur*, roman, éd. du Seuil, Paris, 1983.
- La Passion selon Galatée*, roman, éd. du Seuil, Paris, 1986.
- Maude*, roman, éd. NBJ, Montréal, 1988.
- Les Aventures de Pomme Douly*, nouvelles, éd. du Boréal, Montréal, 1988.
- Plages du Maine*, récit, éd. NBJ, Montréal, 1989.
- Filandere cantabile*, poèmes pour un conte chorégraphique, éd. Marval, Paris, 1990.
- L'Obéissance*, roman, éd. du Seuil, Paris, 1991 ; éd. du Boréal, collection « Boréal compact », Montréal, 1993.
- Les Écrits de l'eau*, poème, éd. de l'Hexagone, Montréal, 1996.
- Ah... !*, éd. du Boréal, collection « Papiers collés », Montréal, 1996.
- La Part de feu*, poèmes, éd. du Boréal, Montréal, 1997.
- La Bulle d'encre*, essai, prix de la revue *Études françaises*, Presses de l'Université de Montréal/Éd. du Boréal, Montréal, 1997.

Suzanne Jacob

PARLEZ-MOI D'AMOUR

nouvelles

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada
et la SODEC pour leur soutien financier.

L'auteur remercie le Conseil des Arts et des Lettres du Québec pour son aide.

© Les Éditions du Boréal, 1998
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1998
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Jacob, Suzanne

Parlez-moi d'amour

ISBN 2-89052-852-9

I. Titre.

PS8569.A286P36	1998	C843'.54	C97-940945-4
PS9569.A286P36	1998		
PQ3919.2.J32P36	1998		

Le cycle de conférences

Antoine a fait semblant qu'il se faisait jeter dans la rue hors de sa voiture. C'est sa manière de continuer à protester contre mes parents. Il ne les connaît pas, mais il ne leur pardonne pas de m'avoir abandonné en bordure d'une autoroute entre Cleveland et Cincinnati quand j'avais sept ans. Je ne suis vraiment pas quelqu'un qui raconte sa vie, sauf qu'un jour, quand on était jeunes, dix-sept ans, parce que j'avais fait remarquer à Antoine que le chauffeur d'autobus scolaire avait changé de monture de lunettes, Antoine m'avait demandé pourquoi je remarquais absolument tout, toujours, tout ce qu'il était impossible à son avis de remarquer du premier coup. Je lui avais dit que c'était parce que j'avais été abandonné vingt minutes en bordure d'une autoroute quand j'avais sept ans. À compter de ces minutes-là passées à imaginer comment rentrer à la maison en anglais sans mes parents, les détails s'étaient mis à me sauter aux yeux sans que je le veuille vraiment. Cette histoire avait révolté Antoine, encore plus que tout ce qui lui était arrivé à lui. Les méthodes d'éducation varient. Pourquoi est-ce qu'Antoine col-

lectionne les livres, les fiches, et maintenant les CD-ROM sur les chiens, pourquoi est-ce qu'il connaît toutes les espèces de chien, oui, pourquoi ? Eh bien, quand il avait cinq ans, sa chienne Destinée a disparu. Il l'a attendue jour et nuit. Peu à peu, il s'est rendu compte qu'il ne se souvenait plus très bien de la taille de Destinée. C'est là qu'il a compris que les souvenirs ne peuvent pas grandir au fur et à mesure qu'on grandit. Quand il a eu dix-huit ans, pour fêter sa majorité, ses parents lui ont raconté que, en fait, sa chère Destinée était morte d'un cancer, qu'ils n'avaient pas osé le lui dire parce qu'il était trop petit. Ses parents riaient en se rappelant dans le détail comment Antoine avait attendu Destinée alors qu'eux ne savaient que trop bien que Destinée était enterrée dans le jardin. Ce jour-là, il a paqueté ses affaires dans son sac à dos, et il est parti planter des arbres en British Columbia. Antoine est vraiment un révolté. Avec lui, ça ne traîne pas.

Il a dit : « Salut Stéphane ! », et moi : « Salut Antoine ! » Il pleuvait. Antoine a dit : « Envie de hurler. » J'ai dit : « Sebrenica ? » Il a dit : « Sebrenica. » Il a hurlé. On venait de voir le même reportage, lui chez lui, moi chez moi. On ne savait pas comment recracher ce qu'on venait de voir. Ça nous empoisonnait. C'est comme ça qu'on est arrivés en retard à la conférence. C'était plein. Ça sentait la laine mouillée, deux cents personnes. On a quand même trouvé des places pas trop en arrière, mais pas nos places habituelles, dixième rangée, huitième et neuvième fauteuil. Antoine avait oublié son stylo. J'en avais deux. On a

pris l'habitude de prendre des notes partout. Avec les notes, c'est plus facile de s'y retrouver si on en parle. On n'en parle pas. Le plus souvent, Antoine jette ses notes dans une corbeille, la première qu'il trouve, à la sortie. C'est qu'il y a toujours autre chose à noter. En général, j'agrafe mes notes à la page du jour de mon agenda avant d'aller dormir. Ça me rassure quand je me réveille, le lendemain. Je ne comprends pas clairement comment les gens semblent tous si sûrs que c'est le lendemain, quand ils se réveillent. Et pourquoi pas un mois plus tard ? Je ne jette les notes qu'au changement d'agenda, le quinze décembre. Je suis plus conservateur qu'Antoine. Je suis très, très conservateur, et je déteste ne pas être assis dans la dixième rangée, moi huitième, lui neuvième fauteuil.

On est donc abonnés à un cycle de conférences. Chaque saison, on s'abonne à un cycle de conférences du Centre culturel. Cette fois-là, la conférence portait sur la violence, sur « Violence et mondialisation », par un Henry Parker, un expert, né ailleurs, américain. Un polyglotte. Son accent était intéressant. On se passionne pour les accents : Jane Birkin en première place, ensuite, Pierre Elliott Trudeau. Là, on écoutait l'accent de Henry Parker, un expert, violence et mondialisation.

J'ai dit à Antoine : C'est un Japonais.

Antoine a dit : Plutôt un Chinois du Nord.

Ensuite Antoine a dit : Mais Suédois ou Norvégien aussi.

J'ai dit : Plutôt Brésil.

Quelqu'un a toussé pour qu'on se taise. On s'est préparés à noter. J'avais dit Brésil parce que nous avions déjà assisté à la conférence d'un expert sur l'inexistence du sentiment de culpabilité chez les Brésiliens et Antoine avait demandé à l'expert si c'était dû au fait que les Brésiliens dansaient sur les cadavres de leurs enfants. Antoine est un révolté qui porte un lourd fardeau de culpabilité.

Antoine ne notait rien. Sa main pendait au-dessus du parapluie. Il y avait une petite mare sur le plancher, entre nos sièges. Je ne notais rien non plus. On connaît pas mal de passages par cœur, Antoine et moi, sur le sujet *violence et mondialisation*. On connaît par cœur les passages *atomisation, concentration-des-richesses, montée-des-intégrismes, regroupements-ethniques, mafias*. En général, le Centre culturel, ici, fait une programmation assez conformiste. *L'idée, c'est que le clou doit être enfoncé dix fois plutôt qu'une*, a noté Antoine, et il m'a fait lire ça. Je lui ai répondu par la note suivante : *Il faudrait qu'il nous parle de son patron, Henry Parker a-t-il un patron et tout*. Antoine m'a répondu par une nouvelle note : *Le directeur du cycle de conférences est en train de compter les présences*. C'est à ce moment-là que j'ai aperçu la tête de Sylvie dans la deuxième rangée. Aussitôt, j'ai écrit une note en majuscules que j'ai fait glisser vers Antoine : TA COMPAGNE S'EST DONC FAIT FAIRE DES MÈCHES ? ! J'AI HÂTE DE LES VOIR DE FACE.

Mon cœur s'était mis à battre sourdement. Sylvie est la compagne d'Antoine depuis exactement dix mois

et onze jours. J'ai arraché de mon agenda la page du jour où Antoine m'a annoncé que lui et Sylvie allaient emménager ensemble dans un troisième de la rue Laurier, en face du parc. Je connais par cœur les appartements qui donnent sur le parc Laurier. Je lui avais dit qu'ils allaient manquer de lumière même au troisième étage. Ils avaient déjà signé leur bail. J'ai arraché la page de l'agenda pour m'en souvenir. Je sais, c'est contradictoire, mais c'est comme ça. Je me souviens beaucoup mieux de tout ce qui m'agace que de tout le reste, c'est comme ça. *Désolé mon vieux, c'est un pur hasard, ma compagne ignore que je suis dans la salle.* J'ai chiffonné la réponse d'Antoine et je l'ai laissée tomber dans la flaque d'eau entre nous deux, qu'elle se noie donc ! Je ne suis pas jaloux. Ni possessif. Rien ne m'est dû. J'aime simplement que chacun respecte ce qui est entendu. Ce qui est entendu, c'est qu'Antoine et moi, nous avons décidé de nous abonner à des cycles de conférences pour que notre amitié, ça date de Rigaud, ça date de nos seize ans, ne subisse pas le même sort que toutes les notes que nous jetons continuellement à la poubelle, O. K. ? *Cool, man*, a griffonné Antoine.

Je n'ai rien à reprocher à Sylvie. Sylvie, comme une autre que j'ai bien connue pendant toute mon enfance, a toujours un malaise plus intense à opposer à tout ce qui est susceptible de la priver une seconde du sentiment d'être unique en son genre, un malaise magique, toujours un autre, qui requiert immanquablement une petite recherche spécifique, un malaise qu'elle érige en une petite tour d'ivoire de secours.

C'est sa façon de préserver sa vie privée. J'ai griffonné : *Bobo, tour d'ivoire, vie privée, ayoille!!* Je n'ai pas passé ma note à Antoine. Sylvie ne m'a rien fait, ne me fait rien. Je regardais sa tête immobile, emmêchée, en deuxième rangée, ses épaules cimentées par une attention qui faisait croire à Henry Parker qu'il émettait des révélations alors que sa bouche ne faisait que régurgiter des boulettes de propos déjà digérés par la revue *Actualités* elle-même, faut le faire. De ma place, on aurait dit que Sylvie avait oublié de retirer le cintre qui la pend au monde par les épaules. Je ne lui en veux pas. Sauf pour une chose dont je suis désormais privé pour toujours. Ça devait arriver. La question est de savoir pourquoi je ne peux pas oublier ce qui me manque, et pourquoi ce qui me manque devient toujours absolument omniprésent dans ma vie. Antoine et moi, nous n'en avons jamais parlé. La première fois que ça nous est arrivé, ce qui me manque, c'est avec le Rain Man. *Rain Man*, c'est un film qui raconte l'histoire de deux frères qui font un tour d'auto. Antoine et moi, on l'a vu ensemble. Tout de suite après le film, on est montés dans la voiture d'Antoine. Antoine a démarré sur les chapeaux de roue, on est sortis de la ville par le pont Jacques-Cartier, on est allés foncer sur la piste Gilles-Villeneuve. Antoine a foncé sur la piste Gilles-Villeneuve jusqu'à ce que ça se soit dissous, lui, le frère de Rain Man. Moi, Rain Man. On était fous de ça, être ces deux frères-là. On est rentrés. On ne se l'est jamais dit. Rien noté. Inutile de noter, ça nous revenait souvent sans qu'on ait besoin de se regarder, ni rien.